Guy de LONGEAUX

Guy de LONGEAUX a enseigné la sociologie des religions à l'Institut Catholique de Paris. Chercheur à l'École Pratique des Hautes Études, il est l'auteur de *Christianisme et laïcité, défi pour l'école catholique* (L'Harmattan, 2005).

De la quiétude à la tourmente. Pour une conversion de la parole religieuse.

Les claires paroles religieuses traditionnelles, dans leur quiétude, ne disent plus grand-chose à la plupart des gens, tout du moins en Occident. Comment la teneur de ces paroles pourrait-elle redevenir audible aujourd'hui ? Bruno Latour se le demandait dans ce sémillant petit livre, passé un peu trop inaperçu en 2002 : *Jubiler ou les tourments de la parole religieuse* (Les empêcheurs de tourner en rond, 2002).

Il partait du postulat que la parole religieuse, à la différence du discours scientifique, n'a pas pour vocation d'informer, mais de produire un effet, et qu'elle est, en cela, du même type que la parole amoureuse. Dans son discours amoureux, l'amant ne veut certes pas s'en tenir à de l'information. Au-delà des mots, il cherche à toucher quelqu'un, à transformer une relation. L'analogie avec la parole amoureuse fait comprendre comment des mots usés, qui tendraient à perdre toute signification, peuvent être repris à neuf en se chargeant d'un pouvoir de transformation. Le « je t'aime » de l'amant a un effet bouleversant sur l'être aimé si les mots qu'il emploie, qui sont les mots de toujours, résonnent, dans la façon de les dire, au ton de la voix, comme s'ils étaient prononcés pour la première fois.

Certes les mots de la religion ne s'inventent pas, ce sont ceux d'une histoire, d'une institution. La parole amoureuse elle-même est une véritable institution. Nombre d'écrivains et de sociologues ont souligné combien toutes les paroles d'amour se ressemblent. Mais si on en reste aux mots, assénés avec assurance comme s'ils étaient bien connus, on suscite la suspicion, on n'est pas crédible. « Bien sûr que je t'aime, je te l'ai dit cent fois » est une déclaration dévastatrice, signifiant le contraire de ce qu'elle dit. Des personnes qui s'aiment sont embarrassées par les mots habituels de l'amour. Aux questions qu'on leur pose, elles ne répondent ni par oui, ni par non. « C'est plus complexe que cela ». « Je sais ce que je ressens, mais je ne saurais pas vous le dire ». De la même façon, selon Bruno Latour, « il n'y a pas de parole religieuse qui ne soit hésitante, balbutiante, embarrassée » (p. 99). Si on en reste aux formules bien connues, bien claires dans leurs affirmations traditionnelles, « alors on parlera clair et droit, mais à des auditeurs qui n'y comprendront plus goutte » (id.).

L'objet de la parole religieuse, c'est de produire un effet, et non d'énoncer dans la quiétude un beau discours de foi. Mais c'est aussi son tourment. Il s'ensuit que la parole religieuse est, en quelque sorte, trahie par les croyances ; car celles-ci, en focalisant l'esprit sur l'au-delà, détournent de l'incitation à agir que porte cette parole. Dans les textes fondateurs, l'énonciation religieuse se découvre en-deçà des récits, comme une injonction inscrite en biais, en contrepoint. Le récit du tombeau vide est-il là seulement pour me faire croire à la résurrection ? Ce n'est pas une information que j'en retire, mais l'effet d'entraînement qui me saisit à l'instant où, obscurément, je me sens concerné par l'événement, de même que les personnages de la fresque de Fra Angelico sont saisis par l'événement sans voir ce Christ qui, dans le coin du tableau, n'est visible que par un observateur extérieur.

« Confondre la croyance (ou l'incroyance) en ''Dieu" avec l'exigence religieuse, c'est prendre le décor pour la pièce, le prologue pour l'opéra » (p. 9). L'existence de Dieu n'est pas un préalable. Comme l'amour, la réalité spirituelle n'est pas une substance qui existerait avant la parole qui la fait advenir, elle est dans cette parole même au moment où elle se dit. Dans la crise amoureuse, « quand les amants… se trouvent infiniment éloignés l'un de l'autre,... [ils ne se disent pas] "notre amour saura bien nous tirer de ce mauvais pas, il sera le plus fort" ; ils sentent parfaitement que ce petit Dieu-là ne peut plus rien pour eux » (p. 148). Mais plus tard, s'étant rapprochés, c'est « quand ils se parlent qu'il se passe à nouveau quelque chose », et que leur amour « peut à nouveau les soutenir pour toujours » (p. 149). L'amour n'existe pas avant ni au-dessus de leur parole, mais dans le moment où, se parlant, il se passe quelque chose entre eux.

De même, alors que l'expression « Dieu est personne » paraît stupéfiante à nombre de nos contemporains, il y aurait « de la négligence », nous dit-on, à « ressasser… en parlant aujourd'hui comme si ''Dieu" existait » (p. 161). Mais on fera sans doute comprendre ce dont on parle en disant, par exemple, « ce qui fait de nous des personnes » ou « ce qui engendre des prochains » (id.). On a chance alors d'être entendu dans la quête de sens du monde présent, celle-même sous-jacente à l'athéisme. « Voltaire, Feuerbach, Nietzsche, Marx, Freud,... nous familiarisaient avec un monde non pas vide de Dieu, mais au contraire rempli de son inexistence » (p. 168), un monde où la notion de Dieu est une fabrication humaine. Oui, fabrication humaine, ce qui ne veut pas dire que nous en ayons la maîtrise. A la fois une construction qui est de notre fait, qui dépend de la parole, et une réalité qui nous échappe. D'où le caractère hésitant, fragile, provisoire de l'énonciation religieuse dont « l'hésitation constitue la chose même, toujours à reprendre et à reformuler » (p. 181).

Que dire de l'institution dans cette reprise de l'énonciation religieuse à l'aune du dialogue amoureux ? Car on n'y échappera pas, « il n'existe pas plus de religion privée, de religion à soi, que d'amour individuel » (p. 190). Mais le lien qui s'institue entre les amants reste tributaire des aléas de l'avenir. Et l'Église, quant à elle, est constituée de « ceux qui se reconnaissent par moments comme faisant partie du même peuple virtuel – peuple aussitôt déchiré, éparpillé, révolté, infidèle… avant qu'il se reprenne, se rassemble… avant de se

perdre un peu plus tard » (p. 192). Peuple virtuel en effet, comme ce peuple en réduction constitué par deux amoureux, qui a bien une réalité lorsqu'ils sont proches, mais est en passe de devenir virtuel s'ils viennent à s'éloigner. Pour l'Église, il s'agit même d'un « peuple virtuel à géométrie variable » (p. 196), car il n'y a pas de frontière arrêtée entre l'intérieur et l'extérieur. En délimitant son champ clos, elle empêcherait l'émergence sans frontières de « la catholicité virtuelle d'un peuple à ressusciter » (p. 197). Pourtant, hors d'une institution réceptacle, il n'y a pas de discernement valable de l'énonciation religieuse.

Mais on abandonnera l'idée d'un étalon immuable et partout semblable, pour viser « cet autre universel, partout différent – oui relatif – grâce auquel des peuples divers réalisent enfin… qu'ils forment en réalité le même peuple parce qu'ils réentendent le même message à travers des formules dont aucune ne se ressemble » (p. 196). Un universel se réalisant dans la relativité de la diversité humaine, et non pas un universel s'enfermant dans une configuration religieuse particulière. Peuple virtuel, qui se fait et se défait, et peuple sans frontières, est-ce là une assise pertinente pour la transmission de la révélation ? « Aucune révélation ne sera jamais supérieure à ce tâtonnement d'aveugles qui se tiennent par l'épaule pour avancer dans la nuit » (p. 192).

Au cours de l'histoire, l'énonciation religieuse a toujours eu à se convertir à un nouveau contexte, à de nouvelles questions. Toujours elle a innové dans l'actualité en rejoignant sous un aspect inédit l'intuition d'origine. La comparer au dialogue amoureux, c'est se référer à une parole qui n'a rien de religieux et qui est pourtant potentiellement chargée de la plus grande spiritualité, retrouvant en cela les paroles évangéliques, paroles d'amour plutôt que de religion, celle-ci n'étant qu'un outillage. Réinventer une parole « religieuse » qui parle à un monde « sorti de la religion », sans pour autant rien édulcorer, rien trier, rien rejeter, tel est le projet que propose ce livre. Immense tâche à réaliser ; non que, par ailleurs, bien des avancées en ce sens n'aient déjà été faites ; tout du moins, la perspective semble ici radicale, se déployant avec le naturel d'une forêt qui s'enracine dans le tourment des profondeurs.

Guy de LONGEAUX